

Najm Oud Din Bammate

~



Recueil

L'enseignement initiatique

La dernière fois, il s'agissait de la lumière, qui est un thème, aujourd'hui nous parlerons de l'enseignement initiatique qui est une méthode, qui est une voie, ce que les chinois appellent le Tao, ce que

en japonais on appelle le Do, la voie, ce que les cheikhs musulmans appellent Tariq, qui veut dire le chemin, la voie.

Donc, première chose, l'enseignement initiatique représente un voyage. Il s'agit de partir, d'abandonner quoi – nous le saurons -, pour aller vers quoi – nous ne le savons pas encore. Mais il faut commencer par se délester d'une quantité de chose qui nous gênent pour arriver à ce nœud, à ce noyau pur de soi-même, qu'en arabe on appelle le mystère, le secret, le mystère des mystères ou le secret des secrets, *Sirr al asrâr*. Il y a un livre en persan de l'imam Ghazali¹, qui s'appelle « *Asrar el hod* », qui veut dire les secrets du soi, les secrets de l'Être. C'est un livre sur l'enseignement initiatique qui parle du cheminement de l'Être à la recherche de lui-même.

Mais vous voyez dès l'abord la différence entre l'éducation, du moins telle qu'on l'entend dans nos classes aujourd'hui, et l'enseignement initiatique. Dans l'éducation, on accumule et on a un bagage de plus en plus riche, de plus en plus varié. Dans l'enseignement initiatique, il s'agit au contraire de se dépouiller et, au terme, de ne rien savoir. Donc, le mouvement sur la voie est tout à fait différent du mouvement dans l'éducation actuelle qui est d'avoir un programme, de l'assimiler et de se préparer à une vie d'acquisition, de professions, de confluence, de s'insérer dans la société avec une spécialité.

Dans l'enseignement initiatique, il s'agit d'abord d'être comme tout le monde, et de se dépouiller de toute spécialisation, de tout acquis et de toute bagage. L'une des phrases que j'aime le plus dans l'Islam c'est : « *Loué soit Il parce qu'Il efface les noms, les prénoms, l'expérience, les mérites pour faire de nous de purs miroirs au bord du chemin.* »

L'enseignement initiatique, c'est cela, apprendre à se dépouiller du vieil homme, passer par une voie qui s'appelle la mort initiatique, par la nuit obscure de l'âme, passer par la mort du grain, car si le grain ne meurt on ne peut rien.

¹ Abû Hamid Mûhammad al-Ghazâlî (1058-1111) Khorasanien né à Tûs, au sud-est de la mer Caspienne, dans l'actuelle Iran, est une figure majeure de l'histoire de l'Islam. Son œuvre maîtresse « *Revivification des sciences de la religion* » (*Ihyâ' 'ulûm al-Din*) englobe toutes les sciences religieuses exotériques et ésotériques de l'Islam et les réoriente définitivement vers la tradition musulmane et l'idéal comportemental du Prophète.

Donc la première définition de l'enseignement initiatique c'est un voyage, un voyage où il s'agit d'abandonner. On verra ensuite quoi et comment. Et deuxièmement c'est une mort du petit soi charnel, le soi illusoire des événements et des jours, du quotidien et de l'aventure psychologique, pour arriver à une paix, à un équilibre qui est autre.

L'enseignement initiatique a ce but de nous faire lâcher prise par rapport aux événements extérieurs pour, non pas, pour refermer nos mains et avoir prises, mais pour nos centrer sur l'intérieur de nous même. Ma grand mère paternelle, Rachidate, qui a été, je pourrais dire, l'un de mes premiers maîtres, quand j'étais petit me disait souvent : « Que ta main soit toujours comme ceci, pour donner, et jamais comme cela, pour prendre. »

L'enseignement initiatique consiste pour le maître, comme pour le disciple à rester les mains vides. Il ne s'agit pas d'acquérir une habileté, un savoir ou des connaissances, mais d'aller au-delà des connaissances ; Il y a plusieurs définitions de l'enseignement initiatique qui sont celles des derviches naqshbandis², l'ordre auquel j'appartiens, c'es rester assis, faire ses prières et attendre la mort.

Rester assis, c'est le clame, c'est la paix. Faire ses prières, c'est suivre le rythme cosmique, parce que, vous le savez sans doute dans la prières nous retraçons par la position du corps le cosmos tout entier. D'abord la stature humaine, ensuite l'état du végétal, penché en avant sous le vent, et l'état de la pierre, prosterné immobile. Et quand nous nous penchons en avant, c'est également les heures du jour, depuis le moment où le soleil est en haut jusqu'à celui où la nuit baisse. C'est également dans la calligraphie les lettres principales : Le **ا** (*alif*) qui est la lettre verticale, qui est le moment ou nous nous dressons sur la tapis de prière, l'inclinaison au milieu est le **ل** (*Lam*) qui est la langue qui fait *Barzakh*, c'est-à-dire qui fait le médiateur dans la chaîne des êtres, qui représente le monde déployé, le monde des événements, le monde des animaux, le monde des sens le monde savoureux. Et puis le **ح** (*Ha*) qui est la lettre qui s'écrit comme un repli correspond au moment où l'on est prosterné et signifie le retour sur soi même à la recherche non pas d'un

² La confrérie soufie naqshbandiyya pratique un dhikr mental et prohibe les séances publiques et les concerts. Il s'agit essentiellement de la concentration avec la présence divine par la répétition dans le cœur de la shahada « La ilaha illa Llah » en s'aidant de la rétention du souffle suivant une technique très précise (Eva de Vitray Meyerovitch, Rûmi et le soufisme, Seuil, 2005).

soi mais du Soi. On s'aperçoit alors qu'on le portait toujours à l'intérieur de son être et qu'il est inutile d'aller le chercher très loin.

Une telle prière signifie être uni à tout le cosmos, être uni à tout ce qui est vivant, au vécu ; attendre la mort, c'est au contraire être prêt à témoigner pour l'au-delà. Alors vous avez cette rencontre du vécu et de l'absolu, de l'ici bas et de l'au-delà qui définissent l'enseignement initiatique. Ce qui est perdu en apparence dans cet enseignement est regagné dans un autre mouvement, avec une autre vitesse et une autre ferveur. Etre seul avec la foule est un autre aspect de l'enseignement initiatique. Etre seul parce que nous sommes toujours une solitude, mais peuplée, peuplée de l'être, peuplée du remous de nos désirs, de nos pulsions, de notre âme, peuplée de réactions envers les autres. Apprendre à être vraiment seul, mais non pas dans le retrait, le repli, l'ascèse, mais avec la foule. Etre présent avec les autres, ne pas se refuser à la place du marché, au va et vient, au trafic. C'est ce double mouvement d'unité et de solitude, qui est une double unité holistique : unité sur soi même, l'unité de la personne, et unité de tous les êtres. Le but de l'enseignement initiatique est ainsi donné chez les Naqshbandis : Prier et attendre la mort, faire les cinq prières et attendre la mort, être seule avec la foule.

Je vous dirais maintenant l'événement qui a été décisif pour moi, ce n'est nullement un événement musulman, ni un événement de la voie des derviches naqshbandis, c'est ne rencontre inattendu avec n maître d'hôtel. C'était à l'hôtel Clarks à Bénarès et c'était la première fois que j'allai en Inde après avoir fait beaucoup de sanscrits. J'étais allé là-bas m'asseoir aux pieds de *sannyasin*³, J'étais allé dans des ashrams et rien n'y faisait, aucun bouleversement aucun retournement de l'âme sur elle-même. J'étais au même endroit de la voie, je piétinais, je restais sur place. Et voilà qu'à Bénarès, ce n'est pas la vision des ghâts⁴, ni la vision des bûchers, ni le Gange, ni les pèlerins qui ont agis sur moi. Je me trouvais simplement à l'hôtel, le soir, et nous étions servis par un maître d'hôtel qui était préposé à servir les étrangers, les occidentaux, les européens et j'en étais un là-bas. Etant donné qu'il était paria, il ne pouvait pas nourrir les êtres de caste plus nobles que lui, il était considéré comme impur. C'est pourquoi il s'était fait bouddhiste.

³ Dans l'hindouisme, ceux qui se sont engagés dans la voie du renoncement.

⁴ Ici, le terme désigne les escaliers qui longent le Gange sur près de 7 kms. Ce nom est aussi appliqué à l'escarpement continu sur plus de 2000 Km qui borde l'Ouest de la péninsule indienne (le plateau de Dekkan) et la séparent de l'étroite plaine côtière de la mer d'Oman.

Beaucoup de parias et de hors castes se sont fait bouddhiste ou musulmans, ceci explique en partie l'extension de l'Islam en Inde, mais aussi du bouddhisme. Nous avons des conversations métaphysiques entre nous, comme ailleurs on peut avoir des conversations sur la politique ou le sport. Alors qu'on parlait de métaphysique, je voyais au fond de la salle un homme adipeux qui mangeait salement en laissant tomber son riz. Il mangeait avec gloutonnerie, goulûment et j'ai dit :

- *It's obvious there is no trace of Buddha hood about him!* »

- *Sir, how can you tell! It may be Lord Buddha himself who came to tempt you!*⁵

Alors j'ai appris d'une part à ne jamais juger, d'autre part j'ai eu un éblouissement. C'est ce qu'aucun maître spirituel, aucun des *sannyasin*, aucun ashrams ne m'avaient apporté. Ce maître d'hôtel a été ce jour là un maître spirituel et pour cette rencontre je tiens encore à lui rendre hommage.

Un autre homme, très célèbre celui-là à l'inverse du maître d'hôtel, puisqu'il s'agit de Daisetz Suzuki⁶, était en Amérique. Nous étions un trio d'amis à faire des conférences ensemble à travers les universités américaines de côte à côte et nous sommes allés jusqu'à Hawaï. Il y avait donc Daitez Suzuki qui parlait du zen, du bouddhisme zen, un autre, Sarvepalli Radhakrishnan, qui n'était pas encore président de l'Inde et parlait de l'hindouisme, et moi-même qui parlais du soufisme musulman. Nous allions d'une université à l'autre. Daisetz Suzuki n'avait pas toujours la même approche, mais il avait une technique, une technique d'éveil de maître initiatique, qui consistait à lire le bottin. Alors il arrivait, il n'expliquait pas ce qu'est l'enseignement initiatique, il n'expliquait pas ce qu'est le bouddhisme, il n'expliquait rien du tout. Il ouvrait le bottin du lieu, il lisait la liste des noms et il lisait ça pendant 43 ou 44 mn. Arrivé à la dernière minute, il disait :

⁵ - Il est évident qu'il n'y a pas la moindre bouddhité en lui.

- Comment pouvez vous dire une chose pareille, sur quoi vous basez vous pour dire ça. C'est peut-être le seigneur Bouddha lui-même qui est venu vous tenter !

⁶ Auteur japonais (1870-1966) de livres et d'essais sur le bouddhisme zen qui jouèrent un rôle important dans l'intérêt porté au zen en Occident : *Les chemins du zen ; Essais sur le bouddhisme zen, séries I, II, III ; Le Non-mental selon la pensée zen.*

- *You ask yourself no doubt about this has to do with Zen Buddhism?
I'll tell you: None at all.
This is Zen Buddhism!*⁷

Il faisait ça : un geste avec le doigt.

C'était un maître initiatique, et c'était un penseur initiatique. Et ce geste du doigt qui passe figure aussi dans un des koans initiatique du zen. On dit qu'au lieu de regarder la Lune la plupart regardent le doigt du moine qui montre la Lune.

On regarde le bout du doigt.

Et ceci doit, je pense, être médité, surtout en occident où on attache une importance très exagérée au maître spirituel. Il y a un doigt qui est tendu vers une vérité et au lieu de se dépasser soi-même pour passer à cette vérité, on investit une charge affective extrême dans un maître, et on regarde le doigt et on reste accroché au bout du doigt. C'est un des problèmes techniques de l'enseignement initiatique : comment faire pour que le doigt ne soit pas regardé et ne serve pas de support émotif ? C'est là un point qu'il faut éviter.

Un autre risque est celui de geler l'enseignement sous forme de concepts ou la technique sous forme de dialectique. C'est pourquoi nous avons le conte populaire, le conte pour enfants, la parabole, la métaphore, le poème, la musique, la danse, tout ce qui peut sans expliciter un message, amener à sortir un être du domaine de l'habitude et de l'abandon, pour le faire chavirer dans une autre dimension. Voilà la tâche de l'enseignement initiatique et c'est la raison pour laquelle il prend des formes très diverses. Et c'est pourquoi ce voyage de soi-même à Soi est tellement simple mais tellement difficile parce que les dangers de ce voyage sont à la fois extérieurs – c'est la religion, c'est la voie elle-même, c'est le monde – mais ce sont aussi des dangers plus subtils et plus intérieurs. Le premier et le plus grand danger, c'est le maître spirituel, il faut le dépasser. Et il y a un mot essentiel du bouddhisme : « Si tu rencontres le Bouddha sur ton chemin, tue le. »

Beaucoup d'occidentaux en viennent à vénérer un maître au lieu d'aller au-delà et de vénérer la seule vérité.

D'autre part, il y a le mouvement. J'ai mentionné la nuit obscure de l'âme, moment de désespoir qui fait partie des *Ahwal wal Maqamat*, des états et des stations comme on dit en langage technique soufi, où l'on a

⁷ Vous vous demandez probablement qu'est ce que cela a à voir avec le bouddhisme zen ? Je vous dis : Aucun. Le bouddhisme zen, c'est ça.

quitté un bord et où l'on est pas encore arrivé à l'autre, où justement on peut avoir besoin du maître comme d'autres de béquilles. Il y a un moment où l'on est au large, on est dans la nuit initiatique, on est dans une nuit d'encre. Et il y a deux moments qui le montrent. C'est une heure avant l'aube, le moment où l'on sent que la lumière va se faire et ça apparaît avant la connaissance et avant de comprendre. Et cette heure, une heure avant l'aube est la ligne qui dans le jeûne sépare le lever du soleil de la nuit, c'est celle qui vous sort de la nuit obscure de l'âme, du désert intérieur pour vous faire entrer dans un amour, une joie, une solidarité totale et universelle. Mais il y a d'abord ce désert qu'il faut épuiser jusqu'au bout. Dans cette voie initiatique, il ne suffit pas de se dépouiller de l'habileté. Vous savez, Jallal Oud Din Rûmi⁸ disait : « *Va au marché vendre ton intelligence et achète en échange l'émerveillement, si tu peux* », le danger est de rester dans ce désert intérieur, qui en langage de tous les jours, s'appelle ascèse, repli, devenir moine, s'en aller, en avoir ras le bol ou bien entrer dans une communauté, larguer les amarres. Ce qui est important, c'est le retour et il y a un moment qui, pour moi, est essentiel dans la vie du prophète Muhammad : Il s'en va, il a une vision qui l'emmène au septième ciel et au-delà, et en redescendant il rattrape une cruche d'eau qu'il risquait de faire tomber par terre en s'envolant. Alors, c'est ce soin ménager collé à une expérience intérieure qui, à mon sens, fait à la fois la simplicité et la grandeur du prophète. Ce retour à l'intérieur de soi-même, au delà de la nuit obscure de l'âme, existe en toute tradition.

Il y a une histoire qui est commune au judaïsme et à l'Islam et qu'on trouve chez Borges, on la retrouve aussi chez Kafka, c'est l'histoire de celui qui va de Varsovie à Prague. Je prends l'histoire des Hassidim, l'histoire telle qu'elle est racontée par Martin Buber⁹. En arrivant à Prague, le douanier qui l'arrête lui demande :

- *D'où viens-tu ?*
- *J'ai fais un rêve chez moi qui m'a amené jusqu'ici, qui m'as dit : « Va à Prague et tu y trouveras un trésor ».*
- *Quelle bêtise. J'ai fait le même rêve 100 fois. J'ai vu une chambre avec une cheminée...*

⁸ Djallal Oud Din Rûmi (1207-1273) est le fondateur des Derviches Tourneurs. Etabli à Konya, en Anatolie, il y fonde la Tariqa Mawlawiyya (ou Mevleviye) qui se répand dans tout l'Empire ottoman.

⁹ Philosophe israélien d'origine autrichienne (1878-1965). Ce grand penseur, spécialiste de mystique juive et spécialement du hassidisme a lutté toute sa vie en faveur du rapprochement entre juifs, chrétiens et musulmans.

Il se met à décrire la chambre du bonhomme et sous la cheminée il y a un trésor. Alors le bonhomme revient à Varsovie, il creuse et trouve le trésor. Et vous avez dans l'Islam cette histoire que raconte Farid Oud din 'Attar¹⁰ et que Peter Brook a monté sur scène il y a deux ans au théâtre¹¹. C'est l'histoire du Simorgh, « *Le colloque des oiseaux* ». Les oiseaux décident de partir en pèlerinage, ils s'en vont et il y en a un qui meurent. Enfin chaque oiseau symbolise une faculté de l'âme. Ils s'en vont et avant d'arriver, les derniers, épuisés, s'aperçoivent que le Simorgh n'est autre qu'eux-mêmes. Et chacun d'entre eux voit l'oiseau surnaturel, le phénix, comme n'étant autres que lui-même. Et dans les exercices initiatiques Naqshbandis que j'ai suivis, le premier exercice consistait à rester toute une nuit devant un miroir qui renvoyait votre propre image mais gauchie. Cela existe ou a existé dans le mariage en Afghanistan et en Asie centrale : C'est-à-dire que dans la yourte, dans la tente, l'homme voyait pour la première fois – c'est le mariage réarrangé – sa future femme en reflet dans la glace. Et là, j'ai eu l'occasion de l'écrire, les distances s'abolissent, est-elle près, est-elle loin ? On ne le sait pas. Elle peut-être près parce que la glace est là, sous le nez de celui qui regarde, il est resté d'ailleurs presque toute la nuit, il y a une buée qui s'est déposée sur le miroir, c'est très sensuel, mais en même temps elle est loin, elle sort de la nuit, elle est derrière son dos. Alors il y a tout un jeu de proche et de lointain, d'ici et de là bas, qui s'instaure, d'unité et de séparation qui n'est autre que la recherche initiatique.

C'est symbolisé aussi par le bâton ou par le balai en extrême orient et par le personnage très étrange de Khidr en Islam. J'ai eu pendant quelque temps chez moi une image faite par le grand moine Hia Kouei¹² qui représentait un balai. Ce balai était le maître des maîtres, c'est celui qui sert à enlever la rouille qui s'est mise dans le cœur. J'étais un jour à

¹⁰ Farid Oud din 'Attar, 1140-1230. « Le droguiste », est né à Nichapour, dans le Khorasan, au nord ouest de l'Iran. Il a écrit une vie de saint célèbre (le mémorial des saints) mais est surtout connu pour son œuvre poétique brillamment illustrée dans son œuvre maîtresse, « *Le colloque des oiseaux* ».

¹¹ Peter Brook adapta l'œuvre d'Attar au théâtre des Bouffes du Nord en 1979.

¹² Hia Kouei (1180-1234), fut un des grands noms de l'académie impériale de peinture. Cofondateur de l'école Ma-hia avec Ma Yuan (XII^e siècle). Ces deux artistes ont laissé une interprétation romantique de la nature triomphante, à tel point que la critique occidentale a longtemps vu dans leur école l'essence même de l'art chinois.

l'UNESCO, on me prévient que ma chambre où se trouve le tableau est en train de brûler. Je ne bouge pas. Je me dis que si je considérais ce tableau que d'un point de vue purement esthétique comme une belle chose accrochée au mur, je ne méritais pas de l'avoir et qu'il soit détruit par les flammes montre qu'il avait rempli son œuvre et qu'il avait exercé une action intérieure. Eh bien, le maître, c'est un peu ça. Au moment où il délivre son message, où il transmet l'initiation, si jamais l'émotion, la foi, le désir du disciple se coagulent sur lui, c'est raté, ce n'est plus ça. Je vous l'ai dit la dernière fois, en plaisantant mais c'était vrai aussi : « ce qui dénotent le plus directement un faux maître et le distingue d'un vrai, c'est que le vrai maître ne fait pas de conférences ». Il ne s'adresse jamais à plusieurs personnes à la fois et ne s'adresse qu'à une seule personne. Il parle mais ce qui est important c'est : les regards, les silences, l'attente. Et c'est pourquoi la technique d'enseignement initiatique la plus réelle, c'est d'être assis en silence. C'est l'une des formes, l'une des techniques initiatiques.

Je me suis d'ailleurs souvent demandé pourquoi il y avait cette importance extrême donnée au maître en occident, parce qu'en orient on en parle très peu. L'un des rares qui ne soit pas posé en maître fut René Guénon¹³. Il n'avait aucune prétention à enseigner quoi que ce soit. Un jour, un jeune homme est venu me voir en Suisse où je donnais un cours et il m'a demandé :

Est ce qu'il n'est pas très important d'avoir un maître réalisé ?

A quoi j'ai répondu :

La seule chose qui soit importante pour vous, c'est votre propre réalisation.

Occupez-vous d'abord de cela. Quant au maître, on verra bien s'il est sauvé.

¹³ Ayant baigné un temps dans les milieux occultistes de la capitale, René Guénon (1886-1951) s'en sépara rapidement pour poursuivre en solitaire une vie d'écriture au cours de laquelle il n'aura de cesse de condamner les errances des religiosités modernes, fruits d'un processus de lente dégénérescence des doctrines traditionnelles. Attaché tout d'abord à exposer ces dernières dans des études sur le védisme, son œuvre s'étendit par la suite au symbolisme et à la métaphysique mais toujours en insérant des exemples provenant des grands courants religieux. Ses livres et articles mêlent une étonnante érudition à de singuliers points de vue tournés vers les notions de sagesse pérenne et de Tradition primordiale. D'où l'appellation de « traditionaliste » qui qualifie sa pensée et celle de ses nombreux continuateurs.

Il s'en occupera lui-même. Il s'en occupera très bien.

Mais dans cette relation, ce qui est important, ce qui est essentiel, c'est votre salut à vous. Il faut être prêt. Il faut être attentif. Le déclic peut n'avoir jamais lieu. D'où l'une des techniques qui est celle de l'attente. On a ses histoires en Anatolie, comme dans les communautés juives, comme en Chine ou au Japon, le disciple vient frapper à la porte, souvent dans la neige, et personne ne lui ouvre, personne ne lui répond.

L'attente est l'une des techniques. Le silence en est une autre. Le petit conte très simple, et je l'utilise beaucoup, le petit conte qui peut être senti à plusieurs niveaux, le conte populaire est une troisième technique.

En revenant à la question du maître : le maître doit s'adapter et être nouveau et originaire pour chaque disciple. Au fond, c'est la question du disciple qui fait naître le maître. Elle n'est pour le disciple à ce moment, ici et maintenant. Une chose qu'on peut dire et redire sans cesse, c'est que lorsque quelqu'un joue au grand homme, c'est faux parce que le grand homme est une conception romantique et carlylienne. Ibn 'Arabi¹⁴ n'est pas un grand homme ; Djalal Oud Din Rûmi n'est pas un grand homme, ou ils ne le sont pas au sens que Carlyle prête au héros. Ce ne sont pas des personnages donquichottesques qui ont une personnalité qui accroche au sens que Victor Hugo ou d'autres leur donnent. Leur mérite, c'est la transparence ; la lumière qui passe à travers eux reste blanche au départ comme à l'arrivée et ils en reproduisent la tradition. Leur grandeur c'est de dire ce qui est et rien de plus. Il s'agit simplement de laisser l'interlocuteur être lui-même et non pas d'essayer de lui prouver quoi que ce soit et surtout pas sa supériorité. En Occident, il y a sans doute l'individualisme mais je crois que l'importance donnée au maître vient de la doctrine ou du dogme de l'incarnation. Au fond, on est

¹⁴ Figure tout à fait majeure du soufisme, Muhyi Al-Din Ibn 'Arabi (1165-1240) est née en Andalousie (Murcie). L'influence de sa pensée est déterminante pour ce qui est de l'expression métaphysique de la voie soufie. Sa doctrine de l'unicité de l'Être (*Wahdat al-wujud*) rappelle que du point de vue de la réalité essentielle, l'existence n'appartient qu'à Dieu et donc que les natures humaine et divine sont profondément unies. Dieu ne faisant qu'un avec la création, la réalité de cette dernière ne peut être que relative et procède de la propagation de la lumière divine à travers des enveloppes plus ou moins opaques à l'image des ondes circulaires produites par la chute d'un corps dans un liquide. La similitude de Dieu et des créatures s'explique alors par le fait qu'elles sont les reflets de Sa lumière.

tellement habitué à voir Dieu devenir homme -- c'est Jésus -- que l'on cherche un guide spirituel dans tout maître initiatique. Il y a une recherche, comme une divinisation, qui à mon sens est fortement du au dogme de l'incarnation et non pas seulement à l'individualisme ou à l'humanisme. Le résultat est que ça amène une sentimentalité ou il y a deux êtres en présence, un maître et un disciple. Or, il n'y a pas deux êtres en présence, il n'y a que l'être tout seul qui se dédouble. Et il y a le *Huwa* qui se regarde lui-même. Et il n'y en a pas un qui sait et un qui ne sait pas, un qui a la connaissance et l'autre pas. Le maître peut être un accès à la connaissance et il y a des maîtres qui sont nuls pour certains et décisifs pour d'autres. Disons qu'il y a des rencontres, des moments dans le voyage intérieur, dans la vie spirituelle. Et quelqu'un de tout à fait ordinaire comme ce maître d'hôtel de Bénarès peut, tout d'un coup, être décisif.

Je sais très bien que je pars d'une grandeur qu'il n'avait probablement pas, mais à ce moment précis il a dit ce qu'il fallait. Était-il un maître ? Était-il à réalisé ? Avait-il même une vie intérieure ? Ça, je ne le sais pas et j'ajouterai que ça ne me regarde pas. C'est le *Sirr al asrar*, c'est le secret des secrets, c'est son secret à lui et, comme le disent les musulmans : « *Dieu sait mieux, c'est lui qui jugera* », mais je n'ai pas à m'en préoccuper.

Et ce silence dont j'ai parlé, qui n'est pas de l'introversion, qui n'est pas du domaine de la psychologie, ce silence où le moi et le toi s'abolissent, où il n'y a plus de différence entre l'enseignant, l'enseignement et l'enseigné, correspond au centième grain du chapelet.

Rien n'est plus difficile que de rester assis tranquillement en silence. Il y a quantité de penser, d'idées qui viennent, la « folle du logis » est en mouvement. La vie moderne fait que nous avons 36 impressions, qu'on est saisi par toutes sortes d'événements. Alors on remplace ce tumulte intérieur par le *dhikr* qui est la répétition, sans cesse, des mêmes mots. Et alors certains des *dhikr* sont des noms divins : *ar-rahîm*, *el-malek*, *rûh al qûddus*, mais ce ne sont pas des concepts, il ne faut pas que l'esprit s'arrête.

Il y a un mot de Ghazali sur le *dhikr* dans le « *Mishlat al anwar* » -- Le tabernacle des lumières --, où il dit que les noms divins doivent devenir comme de l'huile sur la lampe, c'est à dire qu'il ne faut pas qu'il soit épaissi en concept, il ne faut pas de dialectique, il faut qu'ils coulent naturellement, de même que notre respiration ou les battements de notre coeur sont naturels. Il y a d'ailleurs toute une technique de la respiration

et des battements de coeur qui accompagnent le *dhikr*. Il s'agit de faire, de reproduire le silence par les noms divins ou par d'autres formules : *Subhana'llah, La ilaha illa allah, allahu akbar*¹⁵. Cette récitation n'est pas une conceptualisation, c'est le moyen de répéter des litanies des parcours où le mot doit devenir, là encore Ghazali dit « comme un fruit qui fond dans la bouche ». Là encore, la sensualité est plus sûre comme moyen de connaissance que l'analyse. Alors il faut répéter les noms, les laisser couler comme un fruit, comme une huile, reproduire le silence en soi.

C'est exactement le même rôle que jouent le poème de Jalal Oud Din Rûmi, où la musique de flûte, où la danse, qui sont également des moyens de connaissance. Certains gestes, certains symboles, certaines paroles qui figurent aussi bien dans les techniques des derviches que dans les techniques tibétaines ou cinghalaises ou japonaises ou chinoises ou juives ou chrétiennes, ont pour objet de nous faire sortir des gonds de notre habitude pour nous faire pénétrer dans une dimension autre, qui est intérieure. Dans le Coran il est dit sans cesse : ce n'est pas de la poésie. Ce n'est pas de la poésie c'est à dire qu'il ne faut pas se laisser captiver par un langage, il y a un métalangage qui est au-delà de la parole, il faut savoir écouter.

D'ailleurs en ce moment, j'écoute un oiseau qui est derrière moi et qui dit beaucoup de choses..., et la musique, elle aussi. Vous savez qu'en Inde, il y a au-delà de ce fil musical, un *shabdabrahman*, qui est le son qui n'en est pas un, le silence, mais c'est plus que le silence. Et de même, derrière le *dhikr*, il existe une réalité qui est autre. Le *dhikr* est une discipline que nous pratiquons plusieurs fois par jour, et à chaque fois, c'est différent, c'est coloré par nos émotions de la nuit de la journée, par les événements que nous avons vécus mais il s'agit d'en faire abstraction. C'est pour ça qu'il faut quand même un maître dans cet enseignement initiatique pour contrôler, pour vérifier, pour que nous ne sombrions pas dans la fantaisie ou dans la lecture purement livresque. On n'a jamais suivi un enseignement initiatique fécond dans un livre. C'est comme les gens qui me téléphonent et me disent :

« *Pourriez-vous me donner le nom d'un maître ?* »

Je réponds :

¹⁵ Gloire à Dieu, il n'y a de Dieu que Dieu, Dieu est plus grand.

« *D'abord, je ne vous le donnerais pas et ensuite, même si je devais vous le dire, je ne le ferai qu'après plusieurs années de silence ensemble et pas au téléphone. »*

Donc, on essaye d'avoir des recettes, des trucs, des martingales comme à la roulette, pour tirer le bon numéro. Or, il n'y a pas de bons numéros, il n'y a pas de formule, et même les noms divins demandent à être tués, à être dépassés.

Ainsi, au bout du chapelet musulman, après neuf fois 11 grains le centième n'est pas là, il n'existe pas. Au fond, on occupe la place du centième grain ; et le centième grain c'est le silence de l'intégration qui doit le procurer. Ceci existe chez les orthodoxes avec la prière du coeur, chez les catholiques avec les prières perpétuelles. Cet enseignement donc est un enseignement qui doit nous conduire de nulle part à nulle part comme le disait le père de Rûmi, arrivant en Anatolie, en réponse aux questions qu'on lui posait :

*D'où viens-tu ? De nulle part.
Où vas-tu ? Nulle part.*

Ce voyage initiatique ne va de nulle part à nulle part mais il consiste à nous séparer d'une partie de nous-mêmes qui provient de nos illusions, ce que nous croyons réel, concret et consistant. Le nulle part où nous devons arriver est au-delà de l'imagination, au-delà de la connaissance, au-delà du maître et, bien sûr, au-delà des religions. Les religions ne sont que des visées d'une réalité qui est toujours au-delà et c'est ce que les musulmans disent en prononçant *Allah Akbar*. Dieu est plus. Comme je l'ai dit souvent, ce n'est ni un superlatif ni un comparatif, mais un comparatif absolu, une forme grammaticale très particulière qui exprime toujours un dépassement, quelque chose qui est au-delà, et qui fait qu'on ne peut pas s'arrêter dans un contentement de bonne conscience, de justice. C'est pourquoi l'enseignement est également oral. Je vous ai dit qu'il peut aussi être silencieux. Il peut être également la répétition de litanies, de *dhikr*. Mais parents disaient qu'ils avaient vu des cavaliers psalmodier des *dhikr*, ce devait être très beau d'ailleurs : ils avançaient en répétant *la illaha illa allah*, rythmé par le bruit de sabots comme par des tambourins.

Donc, vous avez la musique, vous avez la gestuelle, le poème et surtout l'enseignement oral. Et c'est là que je viens tempérer ce que j'ai dit tout à l'heure. Le maître spirituel est nécessaire, mais on confond le maître spirituel avec l'homme qui tient l'hostie ou avec le confesseur. Ce

n'est pas le curé. Et invinciblement on a tendance à voir en lui l'homme qui supporte Dieu, incarné en Jésus. Le maître initiatique est tout à fait autre chose. Il peut être aussi indifférent qu'un balai.

Je demande a ceux qui viennent me trouver après les cours :

Avez-vous lu Dante ? Avez-vous lu Maître Eckhart ? Avez-vous lu les récits hassidiques ?

J'essaye autant que possible, non pas de les entraîner d'une religion à une autre, mais de les entraîner vers le centre d'eux même. C'est déjà très difficile. Cette attitude est représentée par le personnage de Khidr dans le Coran¹⁶. Je l'ai mentionné en passant mais il est très important. Étymologiquement Khidr veut dire le vert ; c'est également le Grün Heinrich¹⁷, le chasseur, le chasseur d'âmes, celui qui est en vert, le vert qui est également la couleur de l'islam, la couleur de l'émeraude.

Khidr échappent à toute règle, il est le paradoxe à l'état total, c'est le fou du roi mais en même temps le détenteur de la sagesse. C'est celui qui nous fait sentir que la différence n'est pas très grande entre sagesse, connaissance, folie et intuition. Il est le maître de ceux qui n'ont pas de maîtres. Il peut apparaître à tout moment, un peu comme, je l'ai dit la dernière fois, le Christ est apparu au pèlerin Emmaüs. Khidr est celui qui fait battre le coeur plus fort et présente également ce paradoxe : ils coulent une barque et aussi il tue un enfant. On se dit « *mais qu'est-ce que ce geste paradoxal ?* » Il commet ainsi deux ou trois actes inqualifiables.

Vous savez qu'il y a un ordre musulman qui s'appelle les malamatiyya, les gens du blâme. Ils accumulent les erreurs, les perversions, les blasphèmes pour qu'ils ne puissent pas être accusés de bonne conscience, pour qu'on ne pense pas que ce sont des sages et qu'ils ont du mérite. Mais en vérité être un bon malamati c'est aussi éviter le blâme, le blasphème, parce que c'est trop spectaculaire et trop visible, et finalement il n'y a plus qu'une seule règle c'est d'être soi-même. Mais c'est la chose la plus difficile au monde, et Khidr apparaît ainsi.

Le maître est indispensable mais au moment de la réalisation, il n'y a plus d'enseignement initiatique, il faut que l'enseignement disparaisse.

¹⁶ Sourate *qaf* dite de la caverne.

¹⁷ Henri le vert. Dont Gottfried Keller a tiré plusieurs romans.

Et Khidr est habillé de vert ou de la *muraqa'at*, le costume bigarré d'Arlequin, car vous savez que ce sont les ordres soufis qui sont à l'origine de la *commedia del Arte*. Et en Sicile où vous aviez des cérémonies initiatiques de derviches avec chants, danses, pantomimes mais aussi des dhikr, où les personnages principaux étaient habillés de costume de toutes les couleurs, de costumes rapiécés. C'était l'Arlequin dont le nom d'ailleurs est un nom traditionnel germanique Herr Lakin, le seigneur Lequin. Dans la Sicile au temps des rois musulmans, vous aviez ces séances initiatiques où les gens avaient des costumes rapiécés qui sont devenus les costumes d'Arlequin, pourquoi ? Arlequin, c'est le passe-partout, comme Khidr, comme le Jester -- le fou de Shakespeare -- celui qui sous les apparences du paradoxe vous tend une glace et qui passe travers les événements, l'histoire, les péripéties.

Et *commedia del Arte*, pourquoi ? Parce qu'il ne se contente pas d'apprendre un texte par coeur, il est le jaillissement perpétuel, il est toujours à l'origine. Vous avez la même chose ailleurs dans certains noms musulmans qui sont passe-partout. Vous l'avez également dans l'odyssée quand Polyphème dit à Ulysse :

Comment t'appelles-tu ?

Il répond : *personne*.

Ce qui est une profession de foi. Et vous l'avez dans la mythologie grecque et dans la mythologie celtique, dans l'histoire de Tristan et Yseult quand la voile noir est hissée en place de la voile blanche. D'ailleurs, noir, blanc, c'est le jeu d'échecs.

Vous avez un personnage mythique en Orient, en Asie centrale qui s'appelle Mullah Nasruddine qui est d'ailleurs le personnage principal de Gurdjieff¹⁸, qui apparaît tout le temps dans « *les récits de Belzébuth à*

¹⁸ Georges Ivanovitch Gurdjieff (1877-1949) est une des grandes figures des nouveaux courants ésotériques apparus au XX^e siècle. Il naît en Arménie mais les quarante premières années de sa vie relèvent encore du mythe invérifiable. Il aurait appartenu à une société dite des *Sarmung*, « Les Chercheurs de vérité » et les auraient traqué en Egypte, en Palestine, en Mongolie, dans le Désert de Gobi, en Inde, jusqu'au Tibet ... Il y aurait fréquenté des monastères inconnus et y aurait été instruit par des sectes secrètes. C'est en 1912 à Moscou qu'il commença à grouper autour de lui des disciples recrutés dans les milieux occultistes et plus particulièrement théosophiques. Ceux-ci se structurèrent dans un Institut pour le Développement Harmonique de l'Homme et durent fuir la révolution bolchevique, d'abord au Caucase, puis en Turquie, avant de finir par

son petit-fils », et qui est ce personnage passe-partout qui correspond à Khidr, qui correspond à l'Arlequin et que l'on retrouve également dans les tarots. Dans le jeu de cartes c'est le joker, c'est-à-dire que c'est la seule carte qui ne porte pas de nombre. L'as de coeur ne peut être que l'as de coeur, le 10 de carreau ne peut être que le 10 de carreau, le roi de pique ne peut être que le roi de pique, alors que Khidr, Arlequin ou le maître initiatique peuvent prendre n'importe quelle forme ; ils comprennent tout parce qu'ils sont chacun et c'est pour cela qu'il est vain d'y voir un héros ou d'y voir quelqu'un d'autre. Comme le Simorgh, il n'est que vous-même et chacun de vous, il y a substitution comme dans un jeu de miroirs ; il n'existe pas, en fin de compte, c'est votre propre vie intérieure et l'enseignement initiatique se confond avec le soi. C'est en cela que l'on peut comprendre la phrase :

Je me fuyais moi-même, lorsque j'entendis une voix clamée : de moi en moi.

Et ce mot tout à fait chrétien : *tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé.*

En fait, l'enseignement initiatique c'est de chercher ce que l'on a trouvé. Il ne s'agit pas de découvrir autre chose que soi-même mais d'être soi-même, c'est à dire un individu et une plénitude. Il s'agit d'être holistique, individuellement, métaphysiquement et socialement, et d'arriver à cette plénitude totale qui est celle de l'être. Et voilà le but, si l'on veut, de l'enseignement initiatique et même cela doit être dépassé.

Le point de départ de l'enseignement initiatique est connu : c'est chacun de nous, avec ses habitudes, avec ses croyances, avec ses

s'installer à Paris où Gurdjieff décéda en 1949. Son œuvre fut disséminée dans le monde par un certain nombre d'instructeurs formés par lui. Le noyau de la doctrine de Gurdjieff avait trait à l'intégration de toutes les forces vitales pour les mettre en harmonie les unes avec les autres ainsi qu'avec l'ordre cosmique, en sorte que chaque individu apprenne à « Etre ». La vraie connaissance, selon lui, étant une fonction de l'être, ce que connaît un homme est en lien direct avec ce qu'il est. Distinguant entre l'être essentiel et la personnalité superficielle, Gurdjieff assignait à ses élèves des exercices divers ayant pour but d'affaiblir les caractéristiques acquises, rétablissant ainsi le sens fondamental de l'être que ces caractéristiques bloquent ou obscurcissent d'ordinaire. Ces méthodes étranges à l'extrême relevaient d'un travail psychophysique et de la thérapie de groupe. C'est à lui que l'on doit l'introduction de la figure de l'ennéagramme en Occident.

religions, avec ses idéologies. L'état intermédiaire, c'est la nuit obscure. Et au-delà de la nuit obscure c'est l'enfance retrouvée. C'est la spontanéité n'ont pas première mais dernière. C'est le moment où l'on réveille le tigre que l'on porte en soi, où l'on tue le bouddha. C'est le moment où l'on est seul avec l'être, c'est-à-dire qu'on est plus jamais seul.